

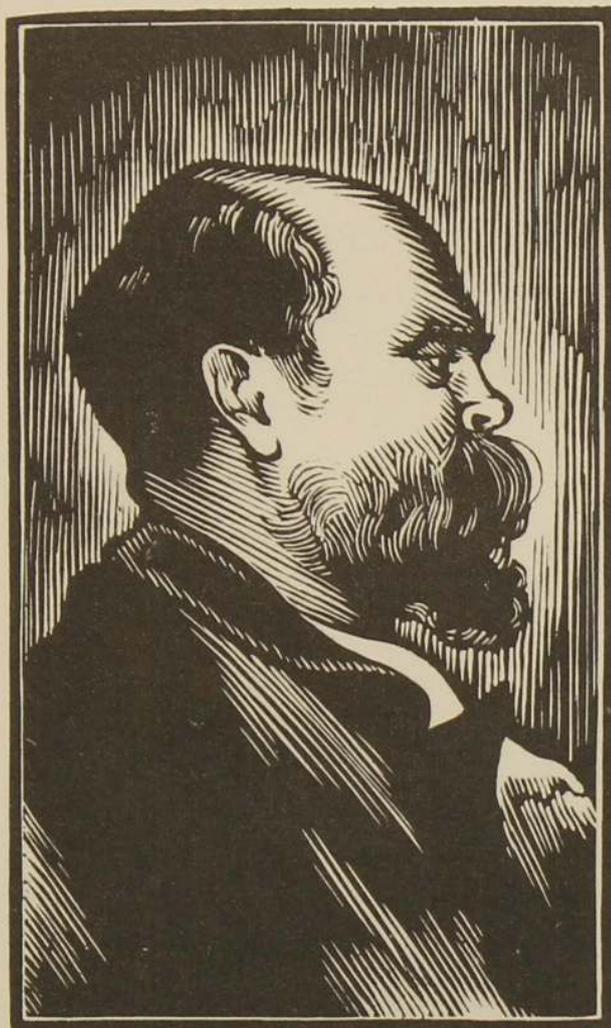
84.4Φp-5

V41

Paul
Verlaine



Poésies



84.41 Фр-5
V 44

Paul Verlaine



Poésies

Под редакцией кандидата филологических наук
Г. С. ВАСИЛЬЕВОЙ

04
59604
11

Оренбургская областная
библиотека им. Н. К. Крупской
ИНОСТРАННЫЙ ОТДЕЛ

V

Premiers vers



Des morts

O cloître Saint-Merry funèbre ! sombres rues !
Je ne foule jamais votre morne pavé
Sans frissonner devant les affres apparues.

Toujours ton mur en vain recrépit et lavé,
O maison Transnonain, coin maudit, angle infâme,
Saignera, monstrueux, dans mon cœur soulevé.

Quelques-uns d'entre ceux de Juillet, que je blâme
De leurs frères repus ne décourage point,
Trouvent bon de montrer la candeur de leur âme.

Alors dupes ? — Eh bien ! ils l'étaient à ce point
De mourir pour leur œuvre incomplète et trahie.
Ils moururent contents, le drapeau rouge au poing.

Mort grotesque d'ailleurs, car la tourbe ébahie
Et pâle des bourgeois, leurs vainqueurs étonnés,
Ne comprit rien du tout à leur cause haïe.

C'était des jeunes gens francs qui riaient au nez
De tout intrigant comme au nez de tout despote,
Et de tout compromis désillusionnés.

Ils ne redoutaient pas pour la France la botte
Et l'éperon d'un Czar absolu, beaucoup plus
Que la molette d'un monarque en redingote.

Ils voulaient le devoir et le droit absolus,
Ils voulaient « la cavale indomptée et rebelle »,
Le soleil sans couchant, l'Océan sans reflux.

La République, ils la voulaient terrible et belle,
Rouge et non tricolore, et devenaient très froids
Quant à la liberté constitutionnelle...

Ils étaient peu nombreux, tout au plus deux ou trois
Centaines d'écoliers, ayant maîtresse et mère,
Faits hommes par la haine et le dégoût des Rois.

Ils savaient qu'ils allaient mourir pour leur chimère,
Et n'avaient pas l'espoir de vaincre, c'est pourquoi
Un orgueil douloureux crispait leur lèvre amère ;

Et c'est pourquoi leurs yeux réverbéraient la foi
Calme ironiquement des martyres stériles,
Quand ils tombèrent sous les balles et la loi.

Et tous, comme à Pharsale et comme aux Thermopyles,
Vendirent cher leur vie et tinrent en échec
Par deux fois les courroux des généraux habiles.

Aussi, quand sous le nombre ils fléchirent, avec
Quelle rage les bons bourgeois de la milice
Tuèrent les blessés indomptés à l'œil sec !

Et dans le sang sacré des morts où le pied glisse,
Barbotèrent, sauveurs tardifs et nasillards
Du nouveau Capitole et du Roi, leur complice.

— Jeunes morts, qui seriez aujourd'hui des vieillards,
Nous envions, hélas ! nous vos fils, nous la France,
Jusqu'au deuil qui suivit vos humbles corbillards.

Votre mort, en dépit des serments d'allégeance,
Fut-elle pas pleurée, admirée et plus tard
Vengée, et vos vengeurs sont-ils pas sans vengeance ?

Ils gisent, vos vengeurs, à Montmartre, à Clamart,
Ou sont devenus fous au soleil de Cayenne,
Ou vivent affamés et pauvres, à l'écart.

Oh ! oui, nous envions la fin stoïcienne
De ces calmes héros, et surtout jalousons
Leurs yeux clos, à propos, en une époque ancienne.

Car leurs yeux contemplant de lointains horizons
Se fermèrent parmi des visions sublimes,
Vierges de lâcheté comme de trahison,

Et ne virent jamais, jamais, ce que nous vîmes.

Les dieux

Vaincus, mais non domptés, exilés, mais vivants,
Et malgré les édits de l'Homme et ses menaces,
Ils n'ont point abdiqué, crispant leurs mains tenaces
Sur des tronçons de sceptre, et rôdent dans les vents.

Les nuages coureurs aux caprices mouvants
Sont la poudre des pieds de ces spectres rapaces
Et la foudre hurlant à travers les espaces
N'est qu'un écho lointain de leurs durs olifants.

Ils sonnent la révolte à leur tour contre l'Homme,
Leur vainqueur stupéfait encore et mal remis
D'un tel combat avec de pareils ennemis.

Du Coran, des Védas et du Deutéronome,
De tous les dogmes, pleins de rage, tous les dieux
Sont sortis en campagne: Alerte! et veillons mieux.

Aspiration

Des ailes ! Des ailes !

(RÜCKERT.)

Cette vallée est triste et grise : un froid brouillard
Pèse sur elle ;
L'horizon est ridé comme un front de vieillard ;
Oiseau, gazelle,
Prêtez-moi votre vol, éclair, emporte-moi !
Vite, bien vite,
Vers ces plaines du ciel où le printemps est roi,
Et nous invite
A la fête éternelle, au concert éclatant
Qui toujours vibre,
Et dont l'écho lointain, de mon cœur palpitant
Trouble la fibre.
Là, rayonnent, sous l'œil de Dieu qui les bénit,
Des fleurs étranges,
Là, sont des arbres où gazouillent comme un nid
Des milliers d'anges ;
Là, tous les sons rêvés, là, toutes les splendeurs
Inabordables
Forment, par un hymen miraculeux, des chœurs
Inénarrables !
Là, des vaisseaux sans nombre, aux cordages de feu,
Fendent les ondes
D'un lac de diamant où se peint le ciel bleu
Avec les mondes ;
Là, dans les airs charmés, volètent des odeurs
Enchanteresses,
Enivrant à la fois les cerveaux et les cœurs
De leurs caresses.
Des vierges, à la chair phosphorescente, aux yeux
Dont l'orbe austère

Contient l'immensité sidérale des cieux
Et du mystère,
Y baisent chastement, comme il sied aux péris,
Le saint poète,
Qui voit tourbillonner des légions d'esprits
Dessus sa tête.
L'âme, dans cet Eden, boit à flots l'idéal,
Torrent splendide,
Qui tombe des hauts lieux et roule son cristal
Sans une ride.
Ah ! pour me transporter dans ce septième ciel,
Moi, pauvre hère,
Moi, frêle fils d'Adam, cœur tout matériel,
Loin de la terre,
Loin de ce monde impur où le fait chaque jour
Détruit le rêve,
Où l'or remplace tout, la beauté, l'art, l'amour,
Où ne se lève
Aucune gloire un peu pure que les siffleurs
Ne la déflorent,
Où les artistes pour désarmer les railleurs
Se déshonorent,
Loin de ce baigne où, hors le débauché qui dort,
Tous sont infâmes,
Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encor
Plus loin des femmes,
Aigle, au rêveur hardi, pour l'enlever du sol,
Ouvre ton aile!
Eclair, emporte-moi ! Prêtez-moi votre vol,
Oiseau, gazelle !

A Don Quichotte

O Don Quichotte, vieux paladin, grand Bohème,
En vain la foule absurde et vile rit de toi :
Ta mort fut un martyre et ta vie un poème,
Et les moulins à vent avaient tort, ô mon roi !

Va toujours, va toujours, protégé par ta foi,
Monté sur ton coursier fantastique que j'aime.
Glaneur sublime, va ! — les oublis de la loi
Sont plus nombreux, plus grands qu'au temps jadis
lui-même.

Hurrah ! nous te suivons, nous, les poètes saints
Aux cheveux de folie et de verveine ceints.
Conduis-nous à l'assaut des hautes fantaisies,

Et bientôt, en dépit de toute trahison,
Flottera l'étendard ailé des Poésies
Sur le crâne chenu de l'inepte raison.

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями
по IV части ГК РФ

Эту книгу вы можете прочитать в
Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н. К. Крупской

По адресу: г. Оренбург, ул. Советская 20
телефон для справок: (3532) 32-32-26